

«A 13 ans, je pesais 27 kilos»

Hier après-midi, des terminales du lycée Emile-Baudot ont eu l'occasion d'écouter un témoignage émouvant, celui de Catherine Gaudard. Orpheline de guerre avec un père déporté, elle a confié ses souvenirs poignants, sur son père, la guerre et les conditions de vie qui ont suivi cette période sinistre.



Les lycéens ont présenté leur exposé sur la Seconde Guerre mondiale à l'intervenant et au Souvenir français.

«J'appréhende un peu de parler, c'est toujours vif dans ma mémoire.» Même si elle a déjà livré ses souvenirs dans d'autres établissements, Catherine Gaudard, 82 ans, a une boule au ventre. Les images du passé sont toujours profondément ancrées en elle.

Hier après-midi, devant une vingtaine de lycéens, elle se présente sommairement avant de commencer son récit par cette phrase marquante : «Cela fait 70 ans cette année que mon père est mort au camp de concentration de Dachau. Il avait 37 ans.» Vosgienne d'origine, la Bragarde

retrace la vie de son père. Né en Italie, il fuit le fascisme avec sa famille, direction la France. «Il fait tout ce qu'il peut pour devenir Français», se souvient-elle.

Mais le 25 octobre 1944, l'histoire familiale vire au drame. «Un Allemand est venu. Il a défoncé la porte de la maison et a pointé son fusil sur moi en me hurlant "Bouge-toi ou je te tire !" J'avais 12 ans. Une amie m'a sauvée. Mon père a essayé de fuir dans les bois, mais les Allemands l'ont rattrapé. La dernière image que j'ai de lui, c'est son visage derrière les grilles d'une usine. J'ai



Catherine Gaudard (à droite), un récit riche en émotions.

su par la suite que les prisonniers ont été battus et torturés toute la nuit.» Ce n'est après la guerre qu'elle apprendra que son père a été déporté à Dachau, où il meurt de froid et de travail, le 6 décembre 1944.

Cent grammes de sucre par mois

A la disparition de son père, Catherine Gaudard et sa mère doivent se débrouiller pour faire vivre la famille. «J'ai commenté à travailler à l'usine. Je me levais à 3 h du matin, soit pour travailler, soit pour chercher de la nourriture. On avait droit à

100 grammes de pain par jour, 100 grammes de sucre par mois. A treize ans, je pesais 27 kg.» La faim, le froid, la peur des sirènes et des avions rythment son quotidien. «Le pire, c'étaient les jeunesses hitlériennes. Ils détruisaient tous, juste pour le geste de détruire. Ils tiraient partout, j'ai failli mourir deux fois», rapporte-elle, toujours très émue. «Je n'ai pas eu l'occasion de faire des études. Alors vous, les jeunes, n'oubliez pas de travailler et de faire des études. Profitez de votre jeunesse.»

Carole Pontier